

ÉTRENNES
CHRÉTIENNES

NEUVIÈME ANNÉE
1882

PAR
UNE RÉUNION DE PASTEURS & DE LAÏQUES

GENÈVE
A. CHERBULIEZ ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS
FISCHBACHER, LIBRAIRE
33, rue de Seine, 33
1882



LIBOURNE — IMPRIMERIE JULES STEEG



Suprême Esprit, merci ! de la ferme croyance
Qu'en toi je puis avoir. De ma propre existence
Le but m'est ainsi moins voilé.
Ce n'est pas le hasard qui m'a mis dans le monde ;
Et quant à l'avenir, sans terreur je le sonde,
En haut me sentant appelé.

Oh ! donne à ceux qui sont harcelés par le doute,
A ceux qui, te niant, n'ont qu'une sombre route,
De savoir te discerner mieux !
Qu'ils sentent, avec nous, alors que tout nous froisse,
Dans leurs accablements et dans leurs nuits d'angoisse,
Qu'ils ont un Père dans les cieux !

Antoine CARTERET.

LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

DE

MARIE HUBER

Genève et son petit territoire, qui ont donné le jour à tant d'hommes distingués dans les lettres, les sciences et la théologie, n'ont vu naître, depuis quatre cents ans, que quatre femmes supérieures : Jeanne de Jussie, Marie Huber, M^{me} Necker-de Saussure et M^{me} de Gasparin. Je laisse de côté M^{me} de Staël, bien entendu : elle est née à Paris, elle y a été élevée ; et quoique son père fût citoyen genevois, quoiqu'elle se soit mariée en secondes noces avec un citoyen genevois, et qu'ainsi elle soit née et morte genevoise, elle a été française toute sa vie. Nous ne la compterons donc pas, et nous en

resterons aux quatre que j'ai énumérées, une par siècle. En effet, la naissance de Jeanne de Jussie se place peu après l'année 1500 ; Marie Huber est née le 4 mars 1695, Albertine-Andrienne de Saussure le 13 mars 1766, et M^{lle} Valérie Boissier le 13 septembre 1813. Notons en passant que toutes quatre sont nées dans des familles qui appartenaient à la première classe de la société genevoise, et que les trois dernières sont parentes, puisque Jean-Louis Calandrini, qui épousa en 1612 Catherine Turretini, a été le bisaïeul de Marie Huber, le quinquaièul de M^{me} Necker-de Saussure et le sextaièul de M^{me} de Gasparin.

De ces quatre noms célèbres, le moins connu sans doute est celui de Marie Huber. Ses livres, qui en leur temps avaient agité les esprits, qui ont été célèbres pendant toute une génération, sont tombés dans l'oubli à la mort de ses contemporains. Les savants lui gardent une place dans l'histoire littéraire et théologique du siècle dernier, des curieux feuilletent ses ouvrages, mais sa vie n'a jamais été écrite ; et quant à son histoire intime, à son développement intellectuel et religieux, on n'avait pas de renseignements. Je me suis donné quelque peine pour en trouver, et j'ai été aidé dans mes recherches par MM. Philippe Plan, Galiffe, le colo-

nel Huber-Saladin, les archivistes de Genève et les bibliothécaires de Zurich.

De tous les documents que j'ai réunis, ceux qui offrent le plus d'intérêt sont des lettres qui ont été adressées par Marie Huber, sa sœur Marthe et son frère Jacob, à leur oncle Nicolas Fatio : elles m'ont été signalées par M. Plan, dans les papiers de Le Sage, à la Bibliothèque de Genève ; je les ai transcrites, et on va les lire : ce sont des pièces d'une valeur historique inestimable. Mais quelques mots d'introduction sont nécessaires.

Petite-fille d'un professeur en théologie, fille d'un riche banquier et la seconde de ses quatorze enfants, Marie Huber, dans sa première jeunesse, suivit ses parents à Lyon. L'intérieur de famille dans lequel nous pouvons pénétrer en lisant les lettres dont j'ai parlé, cet intérieur était piétiste et même exalté. Deux courants religieux s'y réunissaient comme en un confluent. Marie Huber et ses sœurs étaient également attentives, elles croyaient également aux discours inspirés des prophètes des Cévennes et aux visions des mystiques allemands. Elles étaient en rapport avec ces derniers par le canal du pasteur Lucius, d'Yverdon, bien connu dans l'histoire religieuse du pays de Vaud. Le grand-oncle des demoiselles Huber, Nicolas Fatio de Duil-

lier, autour duquel s'étaient groupés les prophètes cévenols qui avaient trouvé un refuge en Angleterre, entretenait ses nièces de leurs idées, et quelquefois la famille Huber recevait à Lyon la visite de l'un ou l'autre de ces illuminés. Deux foyers d'exaltation pieuse projetaient ainsi leurs flammes sur de jeunes têtes qu'elles réussissaient à échauffer.

Leur oncle n'était pas homme à les ramener à des vues plus sages et plus sobres : il était lui-même trop loin du sens commun. Mathématicien distingué, membre de la Société royale de Londres, il avait quitté la science qui commençait à l'illustrer, pour s'abandonner aux rêveries des mystiques, aux croyances des illuminés ; on le voyait dans ces assemblées où les « messagers du Seigneur » recevaient la « visite de la Parole » et prononçaient des « Avertissements ». Les habitués de ces conventicules s'attendaient à voir des miracles s'opérer au milieu d'eux : il fut question de ressusciter un mort, le docteur Th. Emes, décédé le 22 décembre 1707 ; sa résurrection fut prédite quelques jours après. Les semaines, les mois s'écoulèrent sans que la longue attente fit perdre l'espérance aux crédules. On lit, à la date du 25 mai 1708, dans le journal de Nicolas Fatio : « Une multitude prodigieuse de » monde vient pour voir si le docteur Emes ressus-

» citera ; et quelques-uns commettent des insolences et disent des blasphèmes. » Les plaisanteries des gens du dehors ne manquèrent pas : dans une pièce en style marotique ¹, qui courut à Londres en ce temps, l'oncle de Marie Huber était ainsi dépeint :

Homme allobroge aux magiques merveilles
Fera germer enfants dans des bouteilles.
Prophètes lors le prendront pour leur coq ;
Pour eux, pendra géométrie au croc.
Haut de corsage, aura face malade,
Grands yeux, beau nez, montrera mine fade ;
Chef deviendra du magique trio,
Et s'il se nomme, aura nom FATIO.

Le trio dont il est parlé dans ces vers se composait de Jean Daudé, Nicolas Fatio et Élie Marion, qui après avoir été, à la sollicitation des pasteurs de langue française ², plusieurs fois admonestés par les juges anglais comme séditeux et blasphémateurs, avaient enfin été condamnés par le tribunal du Banc

¹ Citée par M. Puaux : *Histoire de la Réformation française*, VI, 351.

² Ce n'est pas un des beaux traits de l'histoire du rationalisme ; et malheureusement, parmi les pasteurs qui prirent part à cette fâcheuse démarche, il faut citer un homme distingué, J. du Bourdieu, l'auteur de la *Dissertation critique sur le martyre de la légion thébéenne*.

de la Reine, à être exposés deux jours de suite, sur un échafaud dressé dans la place publique, pendant une heure chaque fois, avec des écriteaux sur leurs chapeaux. Ils essayèrent toute la brutalité de la populace anglaise. On cracha au visage d'Élie Marion, on le blessa aussi au visage et son sang coula. Nicolas Fatio eut l'œil gauche extrêmement offensé par un coup.

C'est quelques années après cette aventure que Nicolas Fatio, retiré à Worcester, toujours obsédé des mêmes idées et entouré des mêmes gens qu'à Londres, recevait les lettres qu'on va lire. Au moment où le frère aîné de Marie, Jacob Huber, écrivait la première de ces lettres, il avait vingt-trois ans et n'était pas encore marié. On sait qu'il épousa, en 1719, Catherine Vasserot de Dardagny, et qu'il eut une belle lignée. Son fils a été l'ami de Voltaire ; son petit-fils est Huber *des abeilles* ; son arrière petit-fils, Huber *des fourmis*.

I

Jacob Huber à Nicolas Fatio.

Lyon, 5 avril 1716.

Monsieur et très cher oncle,

Comme ma sœur ¹ n'est pas encore de retour de Genève, où elle est allée en conséquence de l'ordre que vous savez lui avoir été donné par la bouche de Pagez ², j'aurai l'honneur de faire réponse à la lettre que vous avez pris la peine de lui écrire.

Nous voyons, mais trop tard, que nous avons eu tort de précipiter cette mission : le peu de succès qu'elle a eu nous punit de notre trop grande promptitude. Nous faisons la triste expérience des funestes suites que vous prévoyez pouvoir arriver dans de semblables cas ; car ma sœur a eu de si terribles assauts à soutenir que, sans l'assistance de Dieu, elle n'aurait pu y résister. Les ordres pour son départ furent réitérés dans cinq discours différents ; et comme ni Pagez lui-même ni nous, n'étions point expérimentés dans les mesures qu'il est permis de garder, ni dans les formalités qu'il est ordonné de pratiquer pour s'assurer de la volonté du Seigneur, nous aurions cru nous rendre coupables de désobéissance en différant l'exécution d'un tel ordre, de sorte que le départ fut résolu. Ma sœur ne se croyait obligée de communiquer le sujet de son message à Genève, qu'aux

¹ Marie Huber, qui venait à peine d'entrer dans sa vingt-deuxième année.

² Un de ces illuminés cévenols dont j'ai parlé.

personnes qui lui paraîtraient disposées à l'entendre, mais comme elle était prête à entrer dans sa voiture, il fut prononcé un nouveau discours fulminant contre les mœurs des habitants de Genève, appelée Jérusalem, et contre les pasteurs, comparés aux Phariséens, avec ordre exprès de présenter ce cachet de sa mission aux ministres.

Vous pouvez juger de quelle manière elle a été reçue ; aussi, sans m'engager dans un détail qui me mènerait trop loin, je me contenterai de vous dire que ma sœur a essuyé tous les déboires imaginables de la part des ministres, et que ceci a plongé toute la famille dans la dernière affliction, nous croyant tous dans le fanatisme le plus dangereux : nous avons reçu là-dessus une grêle de lettres, auxquelles nous avons répondu le plus modestement qu'il nous a été possible, en leur racontant de quelle manière et pour quels motifs nous avons été persuadés.

Ma sœur avait porté avec elle le *Cri d'alarme*¹, la *Mission de Turquie*², et une partie des discours de Pagez manuscrits ; mais tout a été honni : « pur galimatias, et passages » des prophètes mal cousus par gens d'une grande mémoire » et de peu de jugement » ; voilà, monsieur et très cher oncle, le succès de cette mission, et le fruit de notre zèle pour lors peu éclairé. Car, dès que nous fûmes persuadés que c'était l'esprit de Dieu qui parlait par ces organes, nous crûmes ne

¹ *Cri d'alarme*, 1712, imprimé par les soins de Nicolas Fatio. Voir *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, XIII, 358.

² On ne connaît pas cet ouvrage, non plus que le *Livre des Assemblées* dont il sera parlé plus loin ; mais on sait que Nicolas Fatio est allé en Orient : la *Mission de Turquie* est sans doute le récit de son voyage.

pouvoir différer d'exécuter les ordres qui étaient donnés de sa part. Ce fut une espèce de fatalité que nous ne lûmes point le *Livre des Assemblées*, que nous avions : l'occupation continuelle que nous donnait Pagez ne nous permettait pas de lire des livres, et nous ne connaissions pas l'importance de celui-là. Nous croyons que Dieu a permis tout ceci pour nous éprouver et pour nous humilier, et nous espérons qu'il voudra bien pardonner notre indiscrétion involontaire à notre ignorance.

Vous aurez su de M. Calandrini¹ qu'une de mes sœurs, âgée de 11 ans, après avoir eu pendant trois semaines les agitations, avait eu enfin la parole, ce qui commença par des mouvements extrêmement violents, qui furent suivis d'une extase où elle prononça dans des transports extraordinaires un discours que je vous envoie. Le second jour, elle fut visitée presque sans relâche, et nous fit une multitude de discours incroyables : elle était saisie sur tous les sujets dont on parlait, et enfin fit des discours particuliers à tous ceux de la maison et aux amis qui s'y trouvaient ce jour-là. Nous ne doutâmes point, pendant ces deux premiers jours, qu'elle ne fût animée du véritable Esprit.

Cependant, les jours qui suivirent, nous y aperçûmes un grand changement. Ses paroles n'avaient plus la même force, et dégénéraient en répétitions et en puérités. Elle se donna l'ordre d'aller loger chez un de nos amis, ce qu'elle confirma trois fois : nous y consentîmes pour voir ce que cela produirait ; mais pendant trois jours qu'elle y demeura, il n'y eut que peu de discours, et plus faibles que les précé-

¹ François Calandrini, oncle de Jacob et Marie Huber, syndic de Genève en 1738.

dents, et même elle prononça des choses visiblement fausses. Sur quoi, nous primes le parti de la faire revenir à la maison; nous la retournâmes de tous les côtés pour lui faire avouer s'il y avait de la fourberie dans son fait. Cependant elle nous protesta devant Dieu qu'elle avait été forcée de prononcer tout ce qu'elle avait prononcé, que même elle avait très bien connu qu'elle disait des choses éloignées de la vérité, lorsqu'elle parla à un homme qui ne croyait point, comme elle aurait fait à un croyant des plus affermis; et que, nonobstant qu'elle sût très bien que ce qu'elle disait était faux, elle avait été obligée malgré elle de le dire.

Je vous avoue que cela nous mit dans la perplexité, surtout n'ayant jamais connu dans cet enfant aucun penchant au mensonge, mais au contraire une sincérité extraordinaire, et un des meilleurs naturels qui se puisse. Nous lui fîmes là-dessus beaucoup d'exhortations à prier et à s'humilier devant Dieu, et à se défier d'elle-même. Elle demeura quelques jours sans parler; mais du depuis, elle a été visitée très fortement, et nous a donné de nouveaux discours où nous croyons retrouver la force des premiers. Je vous envoie un des derniers, avec celui du premier jour et quelques-uns du second. Nous vous prions de vouloir bien les examiner, et de nous faire la grâce de nous dire votre sentiment et celui de vos amis.

J'oubliais de vous dire que depuis le départ des frères Fage et Pagez, la famille de Genève s'est un peu radoucie, et nous espérons d'assoupir entièrement l'orage qui s'était élevé.

(Sur une feuille jointe à sa lettre, Jacob Huber envoie à son oncle le texte des discours de sa petite sœur Andrienne, dont il lui a parlé plus haut. Je n'en donne que des extraits.)

Discours prononcé à Lyon par D^{lle} Huber, âgée de onze ans, le 24 mars 1716, dans une extase extraordinaire.

*A sa sœur*¹. Si tu as une douleur vive et sincère d'avoir offensé ton Epoux, tu peux t'assurer qu'il te pardonnera et qu'il te remettra en grâce, pourvu que tu ne le crucifies plus. Dieu est juste pour te pardonner; mais s'il te voulait juger selon sa sévère justice, il ne pourrait que te condamner au feu et aux peines éternelles.....

Le 25 mars, après dîner, sur la lecture d'une lettre de Genève. La sagesse de Dieu est folie aux hommes. Si les instruments que je fais agir parlaient comme des perroquets, on pourrait dire que cela ne vient point de Dieu. Les agitations sont extravagantes, dit ce fou insensé : les agitations et les saisissements que je donne à mes instruments, ne sont-ce pas des signes visibles de ma présence ? Oui certainement : car je suis un Dieu fort qui puis faire trembler toute la terre..... ce sont là les paroles que j'ai à dire à mon peuple de Jérusalem.

*Le 6 avril, sur sa petite sœur*² qui avait eu quelque agitation. L'Eternel, le Tout-Puissant va parler. Ecoutez attentivement les paroles qui vont vous être adressées : « Ne puis-je pas punir celle qui s'ingère à imiter ma servante ? Je ne l'en veux pas punir sur la terre ; mais je vous ordonne de l'en punir vous-mêmes. Je vous ordonne d'exécuter ces » paroles, car elles viennent de mon Esprit. »

¹ Sans doute Marthe Huber, puisque Marie était à Genève. Marthe Huber avait vingt ans à ce moment.

² Marianne Huber, qui avait dix ans.

II

Marthe Huber à Nicolas Falio.

Lyon, 30 avril 1718.

Nous n'aurions pas tant tardé à répondre à votre dernière si nous n'avions attendu la réponse de M. Allut (de Sauve) pour M. son frère. D'ailleurs, il a plu à Dieu de visiter ma sœur¹ l'aînée (qui avait ordinairement l'honneur de vous écrire) d'une maladie fort longue. L'on croit qu'elle est pulmonique, et qu'elle a une hydropisie de poitrine. Le Seigneur n'a pas trouvé à propos de bénir les secours humains, de sorte qu'on ne fait plus de remèdes, et que les médecins l'ont comme abandonnée, ce qui lui tourne en bien, par la grâce de Dieu. Elle est fort tranquille dans la volonté du Seigneur, s'abandonnant à lui pour le corps et pour l'âme, étant contente de ce qu'il est content, et de ce que ce grand Dieu accomplit en elle son bon plaisir. Elle a mieux senti que jamais son néant, sa petitesse et son impuissance, et le besoin continuel et infini qu'elle a de la grâce de son Dieu pour lui être fidèle et ne résister plus aux opérations de l'Esprit de vie en elle.

D'un autre côté, notre bon Dieu a trouvé à propos de mettre ma sœur la malade², depuis plusieurs années, dans un creuset de souffrances bien vives et douloureuses à la nature. Elle a eu un abcès dans le corps pendant plusieurs mois, qui s'est enfin crevé, ce qui lui a causé de si terribles

¹ Marie Huber.

² Alexandrine Huber, qui avait vingt ans à ce moment.

vomissements accompagnés de convulsions violentes, que tous ceux qui l'entendaient et la voyaient frémissaient quasi. Elle a été, pendant ce temps-là, dix jours entiers sans pouvoir supporter la moindre nourriture, seulement quelques gouttes d'eau ; elle avait avec cela divers autres maux fort douloureux qu'il serait trop long de décrire. Elle est encore à l'heure qu'il est, selon les apparences humaines, à tout moment entre la vie et la mort.

Le Seigneur lui a aussi donné des épreuves intérieures, qui lui étaient beaucoup plus sensibles que les maux de son corps. Mais quoiqu'elle n'eût pas la force de soupirer vers Dieu dans ce temps-là, et qu'elle fût comme entièrement abrutie, il y avait pourtant encore ceci dans la partie supérieure, qui lui faisait dire avec acquiescement : « Que la volonté du Seigneur s'accomplisse ! »

Ce temps de sécheresse et d'aridité intérieure n'a pas longtemps duré ; le Seigneur lui a rendu la joie de son salut, et lui a dit intérieurement : « Me voici, ne crains point, vermisseau de Jacob » ; ce qui a paru sur-le-champ sur son visage, sur lequel on vit empreintes la joie, la paix et la sérénité. Ce n'est pas que Dieu ne lui ait fait sentir vivement que la Croix vaut mieux que les douceurs, quand c'est son bon plaisir de nous la donner, soit intérieure, soit extérieure ; mais elle a pris aussi la douceur comme le lait qu'on donne aux enfants qui n'ont pas la force de supporter la viande. Le Seigneur se glorifie en elle dans les maux qu'il lui donne, lui accordant une patience, douceur et soumission, qui passe les forces de la nature : A Jésus, seul bon, seul parfait, seul riche en ses dons, en soit tout honneur et gloire, dès maintenant et à jamais ! Amen.

La lettre que vous nous avez adressée pour Sauvé, fut d'abord expédiée et arriva sûrement, comme vous le verrez par la réponse.

Vous nous demandez des nouvelles, monsieur et très cher oncle : M. Lucius, ministre à Yverdon, nous en donne d'Allemagne et de Suisse souvent, qui sont bien consolantes de tous côtés. Dieu réveille des âmes, et de tous côtés on les persécute ; il y en a un grand nombre à Genève, qu'on nomme piétistes, et qui sur ce nom y sont regardés de mauvais œil. On les cite souvent devant les pasteurs¹ ; il y en a plusieurs qui rendent raison de leur foi avec beaucoup de fermeté. Nombre de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe se donnent à Dieu, et se mettent au-dessus du monde.

Plusieurs personnes récitent une nouvelle arrivée en Languedoc, que je ne laisserai pas de vous dire, quoique nous n'en ayons pas une confirmation. L'on dit qu'un Inspiré, reconnu pour tel, fut jugé digne de mort par M. de Bavière, et condamné à être pendu. Le dit Inspiré avait une sœur chez une grande dame à la cour, à qui il écrivit de solliciter pour obtenir sa grâce. On dit qu'elle l'obtint, mais que le Juge n'attendit pas la réponse pour faire exécuter le prétendu criminel. Deux heures après sa mort, sa grâce arriva de la Cour, ce que les gens de la Religion ayant su, ils se crurent autorisés d'aller prendre le corps pour l'ensevelir. Personne ne s'y opposa. L'on dit que le lendemain, quelqu'un

¹ Les autorités genevoises se préoccupaient beaucoup à cette époque de la fermentation que les piétistes vaudois et allemands venaient exciter dans notre ville. Huit jours après cette lettre de Marie Huber, le pasteur Lucius tenait à Genève un conventicule qui donna beaucoup de souci au Consistoire ; et ce corps versa ses inquiétudes dans le sein du Conseil d'État.

allant près de la fosse, vit un bras du mort élevé dessus la terre, qui se levait et baissait en menaçant. Le parti opposé fit sortir le mort et faire la fosse plus profonde de quatre pieds ; mais le lendemain, y étant retournés par curiosité, on dit qu'on vit, non seulement le bras du mort, mais encore la tête qui était aussi sortie hors de la terre, et le bras remuait toujours en menaçant ; l'on fit encore faire la fosse plus profonde de six pieds, mais ce fut en vain. Car on dit que le troisième jour, on trouva le mort entièrement dessus la terre, et qui menaçait du bras comme auparavant. L'on ajoute qu'un jésuite, qui avait été témoin de la chose, prêcha publiquement que si cet homme avait été de leur Eglise, on l'aurait dû canoniser, et qu'il voyait visiblement le doigt de Dieu en cela ; qu'il était même prêt à donner sa vie pour soutenir que c'était la main de Dieu. Il n'en fallut pas davantage pour le faire mettre en prison ; l'on ajoute qu'on lui fera son procès.

Dieu seul sait ce qui est de tout ceci : s'il veut nous en éclaircir, il en est le maître. En attendant, nous ne devons pas moins être assurés qu'il se hâte de prendre son van en sa main pour nettoyer son aire. Dieu nous fasse la grâce de n'être pas de la paille ou de l'ivraie !

Vous avez su les inondations de la Hollande, et peut-être aussi les signes qui les ont précédées : voici un extrait de ce que M. Lucius nous en écrit :

On écrit de Stuttgart qu'on avait vu à Copenhague un homme grand, gros, noir, qui avait plusieurs chandelles allumées sur sa tête, et derrière lui une troupe de cavaliers tout en feu. M. en a reçu la confirmation d'un autre endroit avec diverses circonstances.

Des gens dignes de foi marquent ce qui s'est passé à Crevelt, le 24 décembre 1717, le vendredi avant l'inondation, proche de Groningen. On vit dans un pré un troupeau de vaches, qui, après qu'elles eurent brouté l'herbe jusqu'à la moitié, disparurent. Ensuite, on vit venir un grand troupeau de toutes sortes de bêtes, qui mangèrent le reste jusqu'à la racine, et qui disparurent après. D'abord après, on vit dans cet endroit des bières de mort, une épée posée sur un coffre, et aussi une bière au ciel. Sur quoi, on entendit sonner la cloche, et le peuple, croyant que c'était le premier avertissement pour aller au prêche, se rendit dans le temple. On vit paraître tout d'un coup sur la chaire un homme se tenant debout, et criant à haute voix : « Convertissez-vous ! La fin de toutes choses est proche. Malheur ! Malheur aux habitants de la terre ! » Après quoi, cet homme disparut.

Toutes ces choses, jointes à l'inondation, qui arriva d'abord après dans les environs, jetèrent le peuple dans une grande frayeur, tellement qu'ils passèrent tout le lendemain en jeûnes et oraisons.

J'ai cru qu'il fallait vous marquer ceci, monsieur et très-cher oncle, sachant que le monde est si perverti aujourd'hui qu'il tient comme ensevelies les merveilles ou miracles que Dieu opère en ces derniers temps.

Nous avons eu quelque pensée que Dieu pouvait bien vous avoir donné des avertissements sur l'inondation, avant que ce fléau fût débordé. Si cela est, nous vous serons bien obligés de nous transcrire ce qui est sur ce sujet.

Au reste, nous vous sommes infiniment obligés de la collection que vous nous avez destinée ; nous ne pouvons pas-

l'avoir par le moyen de M. Duval ¹. Nous sommes passablement fournis de ces livres, pour attendre que la Providence nous ouvre une autre voie.

Nous sommes bien sensibles à l'affection cordiale que M. Portalès nous témoigne. Hélas ! nous ne sommes que des vers, indignes d'être dans le souvenir de personne ; nous nous recommandons bien aux prières de l'Esprit, en lui et en vous, mon très-cher oncle, de même qu'à celles de votre Eglise.

M. Lucius nous marquait dans une de ses lettres que les Inspirés d'Allemagne étaient une copie vivante des premiers chrétiens, vivant dans une grande union, renoncement, et abandon sans réserve à toutes les croix, etc.

Une personne, venue depuis peu de Privat en France, nous a dit qu'il y avait plusieurs enfants inspirés, dont il y en a de qualité ; qu'il s'y fait de fréquentes assemblées où on se rend la nuit de trois ou quatre heures à la ronde. Un grand nombre de gens simples y sont fort touchés.

Nous n'avons point de nouvelles du frère Fage. Nous ne savons où il est. Pour ce qui est du frère Pagez, il est toujours à Millaud, exerçant son métier de chapelier, sans y être inquiété, ni pour la Religion, ni pour ses sentiments particuliers ; il nous écrit qu'il ne connaît presque point de bonnes âmes. Le frère Roussière fait de fréquents voyages de Genève en Suisse, ou de Suisse à Genève. Depuis que le frère Ozière est parti d'ici, nous n'avons eu aucune de ses nouvelles.

¹ C'est sans doute M. Etienne Duval, de Chevry, dont parle M. Jules Chavannes, dans son ouvrage sur Dutoit-Membrini, page 88.

Nous recevons assez souvent des nouvelles de la cousine Emilie Roguin, par lesquelles nous remarquons l'accroissement de la grâce de Dieu en elle d'une manière fort sensible ; elle est déjà bien entrée dans la voie intérieure, qui la désabuse de quantité de préjugés qu'elle avait auparavant sur les voies extraordinaires du Seigneur ; c'est une âme tout à fait simple qui commence bien à sentir sa misère ; elle est fort unie avec ma tante Varnet, qui est aussi, à ce que je crois, une bonne âme, suivant le rapport de ma cousine.

Mes deux sœurs et mes deux frères cadets vous assurent de leur très humble respect et de leur affection cordiale en N. S. J. C., de même que M. Portalès et M. Allut. Comme elles attendent à tous moments leur heure, elles se réjouiraient, si c'est la volonté du Seigneur, de recevoir une de vos lettres, si le Seigneur vous le met au cœur.

Depuis ma lettre écrite, il a plu aussi au Seigneur de me visiter de quelques petites infirmités corporelles, fort semblables à celles de mes sœurs, quoique dans un degré beaucoup moindre ; mais ce sont pourtant des maux de langueur dont il est assez difficile de guérir sans une bénédiction particulière du Seigneur. Ce qui me porte à vous exposer en bref mon état qui doit être bien terrible aux yeux de mon Dieu, et qui me fait craindre que si ma fin était proche, je ne fusse trouvée dormant et sans huile dans ma lampe. Je suis fort infidèle à la grâce de Dieu, par laquelle il m'a attirée à me donner à lui depuis trois ans et demi ; je suis du nombre des timides qui craignent plus les hommes que Dieu, et des tièdes et paresseux qui se portent lâchement à l'œuvre du Seigneur ; je n'ai point encore été affranchie par la vérité ; mon fond est plein d'hypocrisie et dissimulation ;

j'aime à paraître aux yeux des bonnes âmes quelque chose, pendant que je ne suis qu'un sépulcre blanchi ; mon esprit s'occupe de mille inutilités, et cesse de regarder son Dieu pour se voir soi-même et s'occuper de lui-même ; je ne puis plus prier ; mon vaisseau est rempli d'ordure ; mon cœur est dur et glacé, et mon imagination s'abandonne à tout ce qui se présente à elle. Oh ! que tout ceci est bien une légère superficie de ce qui est réellement dans mon âme ! Mais étant dans les ténèbres et éloignée de la lumière, comment pourrais-je apercevoir mes taches ? C'est pourquoi je me présente à la lumière de celui qui préside au milieu de vous, pour recevoir ce qu'il plaira à Dieu de me faire dire là-dessus. Veuillez ce Père des miséricordes vous donner à tous une vive et tendre compassion pour ma pauvre âme, afin que vous m'aidiez à rentrer en grâce auprès de mon Dieu ! C'est en lui que je suis avec respect votre très humble

MARIE HUBER.

III

Marie Huber à Nicolas Fatio.

Millery, 3 février 1719.

Monsieur mon très cher et très honoré oncle,

Nous reçûmes bien votre chère lettre datée du 3 septembre ; il serait ennuyeux de vous marquer ici les raisons qui ont fait que nous n'y avons pas plus tôt répondu. Comme nous savons que vous voulez bien vous intéresser dans ce qui nous concerne, nous n'avons pas voulu tarder plus long-

temps à vous faire savoir notre état, désirant aussi ardemment d'apprendre de vos chères nouvelles.

Je vous dirai donc, monsieur mon très cher oncle, que nous sommes par la Providence divine toujours en campagne ¹, ce que nous regardons comme une très grande grâce, nous séparant des créatures et de mille objets qui ne pouvaient que nous distraire, étant encore aussi imparfaits que nous le sommes. Cela nous fait d'autant plus de plaisir que ce n'est pas par notre propre choix, mais par la conduite de la Providence que nous avons laissé agir, et qui a fait que mon père et ma mère y ont pensé les premiers, et nous n'avons eu qu'à obéir. Ce qui a pu en être la cause seconde, c'est que n'étant pas entièrement guéries, ma sœur la troisième et moi, mon père et ma mère craignirent que le grand bruit qu'il y a dans la maison de la ville ne nous fit beaucoup de mal, surtout si nous retombions plus mal, jusqu'à être alitées. La chose est effectivement arrivée, du moins à mon égard ; je vous écris dans mon lit, ne pouvant point rester levée à cause d'une extrême faiblesse ; outre cela, un mal de poitrine et de fréquentes oppressions. Cependant je souffre très peu, grâce au Seigneur ; et il semble qu'il ne me tient dans cet état que pour m'avertir que sa main est sur moi, et m'ôter tout autre soin que celui de m'entretenir avec lui, et profiter de tout ce qu'il daigne opérer dans mon âme. Vous voyez par-là, monsieur mon très cher oncle, que cette maladie, bien loin de nous être un sujet de tristesse, nous est au contraire un sujet de joie. Je regarde le temps où nous sommes comme le plus précieux que nous ayons eu en

¹ Millery est un village à quelques lieues de Lyon. — Marie Huber, quand elle écrivait cette lettre, avait vingt-trois ans.

notre vie, puisqu'outre tous les moyens extérieurs que Dieu nous offre dans la solitude et l'éloignement d'un grand nombre de tentations, sa grâce veut bien nous prévenir intérieurement et nous attirer à lui en mille manières ; il ne nous reste donc qu'à désirer et prier que nous n'ayons pas reçu cette grâce en vain, mais que nous soyons toujours bien attentifs à lui répondre et lui ouvrir nos cœurs dès que sa voix se fait entendre.

Vous faites mention dans votre dernière, mon très cher oncle, de diverses personnes qui se sont égarées en voulant des communications de Dieu trop fréquentes ; je crois qu'il n'y a que trop de ces tristes exemples par tout pays. Dieu nous fait la grâce depuis assez longtemps de ne pas désirer de telles choses ; il nous paraît que le meilleur est une résignation entière à tout ce qu'il plaira à Dieu de nous donner : quelque petites que nous paraissent ces grâces, elles sont toujours infiniment au-dessus de ce que nous méritons ; et si nous savions être fidèles dans les petites choses, nous lui serions aussi agréables que si nous avions reçu les plus grandes. Il est vrai que nous ne sommes capables, de nous-mêmes, que de tomber à tout moment ; mais il me semble qu'un cœur sincère, qui se confie uniquement en Dieu, dans une défiance entière de soi-même, il me semble, dis-je, que la bonté de Dieu ne permettra pas qu'une telle âme trébuche, quoiqu'elle puisse glisser et broncher. Ceux qui se confient en l'Éternel sont comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée. Dieu veuille augmenter en nous cette vraie confiance en lui et défiance de nous-mêmes !

Nous n'avons jamais rien senti d'extraordinaire ni les uns ni les autres, et nous ne sommes pas si insensés que de

les souhaiter : Dieu tout sage sait bien à qui elles conviennent. Nous désirons seulement de ne pas résister à sa grâce sanctifiante, qui travaille en nous, non par des joies extraordinaires et consolations sensibles, comme cela arrive à quelques personnes, mais en nous découvrant la corruption de notre cœur, l'aveuglement et les ténèbres de la créature, et qu'en lui seul est la vraie lumière, sainteté et vérité ; qui peut aussi répandre quelque mesure de ses grâces dans sa créature, selon qu'il lui semble bon. Cette même grâce nous fait aussi trouver tous ces jours de nouvelles beautés dans l'Écriture sainte ; enfin nous éprouvons qu'elle ne se lasse pas de nous redresser : toute gloire lui en soit éternellement rendue !

Nous ne sommes ici que les trois sœurs avec une servante. Nos deux jeunes frères, dont l'aîné a été en Angleterre, et qui sont dans les mêmes sentiments que nous, sont à Lyon et travaillent au négoce ; ils ont avec eux l'ami Scharf¹ qui est comme un troisième frère avec qui ils sont fort unis, et s'entr'aident les uns les autres à chercher Dieu, désirant de ne pas se conformer au présent siècle, encore qu'ils soient extérieurement au milieu du monde. Nous avons toujours commerce avec eux, soit par lettres, soit par quelques visites qu'ils nous font, lorsqu'on le leur permet. Nous ne laissons pas d'être aussi unis de cœur, absents que présents.

Etant venus nous voir, il y a peu de jours, ils nous dirent que ma mère nous priaient de faire attention à la mort du roi

¹ Une note de Nicolas Fatio nous apprend que la lettre de mademoiselle Huber lui fut envoyée incluse dans une lettre de M. Scharf.

de Suède¹ : cela nous fait très peu d'impression, et ne nous porte à juger ni plus ni moins. Dieu sait pourquoi il fait les choses : cela nous doit suffire. D'ailleurs nous n'avons rien à faire en conséquence de ces choses qui sont hors de nous ; nous les laissons à côté, et marchons toujours devant nous, regardant à Jésus, qui est le chemin, la vérité et la vie : son imitation est notre but, et son esprit peut seul nous y conduire ; pour tout le reste, ce n'est pas à nous à en juger. Dieu seul qui sait tout, peut juger de tout ; mais sa créature qui ne sait rien, doit se taire et remettre tout jugement à celui qui se l'est réservé, du moins pour les choses cachées.

La paix avec les Turcs donne aussi occasion aux sages de triompher ; mais les simples ne s'embarrassent pas de tant de choses. Dieu veuille nous rendre vraiment simples et petits, et rien ne pourra nous achopper.

Pour ce qui est de cette bête qu'on a vue au ciel, la personne qui nous l'a envoyée nous l'a donné pour très véritable, et je crois qu'il ne l'eût pas fait sans en être bien informé ; c'est un ministre d'Yverdon, qui ne vous est peut-être pas inconnu ; c'est une âme très impartiale, qui a un grand zèle pour la gloire de Dieu, qui ne rejette pas les opérations extraordinaires quoiqu'il ne croie pas à tout esprit. Son nom est Lucius ou Loutz ; il nous écrivit que la dite bête avait été vue au ciel de tout le monde pendant douze jours et douze nuits entiers ; si je puis, je vous la copierai ici de mon mieux.

Ce même M. Lucius nous a envoyé la relation d'une vision

¹ Charles XII. tué d'un coup de feu au siège de Friederichshall, le 30 novembre 1718.

arrivée à un monsieur de Stuttgart, que nous pouvons peut-être vous copier ici ¹.

Notre cousine Emilie Roguin, qui est la seconde, nous écrit et nous demande de vos nouvelles ; elle est revenue de bien des préjugés.

Voilà, mon très cher oncle, ce qui se présente à vous marquer pour le présent. J'estime qu'il n'est pas nécessaire de vous demander la communion de vos prières. Quoique j'en sois si indigne, mon cœur a souvent soupiré vers Dieu pour vous. Qu'il lui plaise de nous unir tous en lui pour l'Eternité !

Je laisse ici la place pour la copie de la bête, et je ne m'étends pas davantage à vous témoigner la véritable affection chrétienne et la considération respectueuse avec laquelle je suis, monsieur mon très cher oncle, votre très humble servante et nièce,

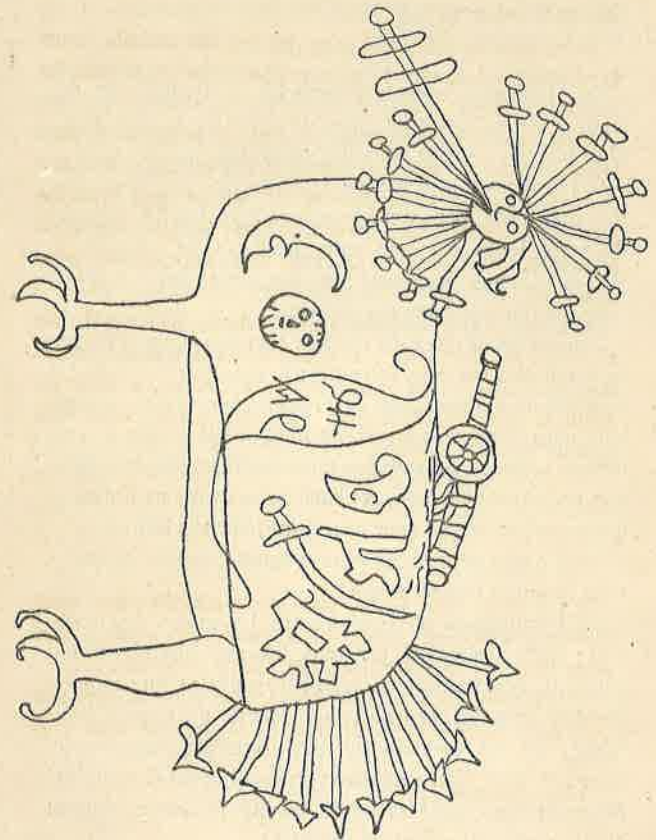
MARIE HUBER.

Il y a dans cette figure plusieurs emblèmes que nous n'avons pas compris, comme par exemple les lettres ; vous nous obligeriez de nous dire votre pensée là-dessus.

Autant que je puis m'en souvenir, c'est dans le royaume de Bohême qu'on a vu ladite bête, de la grosseur d'un gros bœuf.

Elle a paru en 1718.

¹ On la trouvera plus loin, page 156.



(Après avoir écrit sa lettre, Marie Huber y a ajouté dans les coins, dans les marges, les paragraphes suivants, qui sont autant de post-scriptum):

Nous prenons la liberté d'assurer ici M. Portalès de nos tendres et cordiales salutations, de même que le frère Allut. Nous n'avons point de nouvelles des frères Fage et Pagez.

Si vous prenez la peine de nous écrire, monsieur mon très cher oncle, nous vous prions de faire mettre l'adresse de votre lettre par une autre main, et de l'adresser à M. Aimé Grenier, marchand banquier, pour rendre à M. La Sève, en rue de l'Arbre-Sec, à Lyon.

Nous espérons que vous voudrez bien nous donner un peu en détail de vos chères nouvelles; je crois que M. Scharf a reçu défense de mon père de donner cours à vos lettres; pour nous, il ne nous a parlé de rien, ni fait aucune défense de vous écrire; c'est pourquoi nous profitons de la liberté que nous avons. Je crois que l'ami Scharf vous aura indiqué quelque autre moyen pour nous faire tenir vos lettres.

Il n'y a rien de nouveau dans la famille, depuis ce que je vous marquais l'année passée.

J'ai l'avantage de n'être plus entre les mains des médecins; après avoir passé par tous les remèdes où ils ont voulu, ils m'ont laissée en repos, n'ayant rien pu comprendre dans mon mal, non plus qu'à celui de ma sœur la troisième; elle est toujours sur pied, quoique languissante. Dieu soit loué, qui veut être notre seul appui et médecin! Nous attendons aussi sa seule volonté là-dessus, sachant qu'il connaît bien ce qui est expédient.

J'ai relu une de vos lettres, monsieur mon très cher oncle, où j'ai vu que vous parlez des esprits déçus que Dieu veut

relever. J'ai pensé que cela pouvait bien être la même chose que le sentiment où sont plusieurs du rétablissement de toutes choses: des hommes et des Anges tombés. Le dit ministre nous avait donné quelque ouverture là-dessus, à quoi nous n'avons pas trouvé d'opposition. Si vous trouvez bon de nous en dire quelque chose, nous le recevrons de bon cœur. Ce n'est qu'autant que cela ne vous fera pas de la peine: nous ne voulons pas plus savoir qu'il ne faut.

Cette lettre finie, nous avons reçu la chère vôtre, qui nous a fait bien du plaisir par les bonnes nouvelles qu'elle renferme; nous vous prions de nous en apprendre la suite; nous recevons les lettres un peu tard, parce que nous sommes en campagne.

(D'une autre main). Nous trois frères, nous prenons la liberté de vous saluer cordialement, et de vous recommander au Seigneur; faites-le, s'il vous plaît, de même pour nous.

*Relation de ce qui arriva à M. Trautvein l'an 1647, hôte du Cerf de Stuttgart, dans sa dernière maladie*¹.

Voici comme il l'a récité lui-même :

Un matin, comme je voulais me lever, je me sentis saisi tout d'un coup d'une si grande faiblesse que je ne pouvais me soulever ; je dis alors à mon épouse : Ah ! ma chère femme, il faut que je meure ; fais-moi venir M. le Ministre. Elle fut fort bouleversée de cette parole, et fit venir un médecin ; je lui dis qu'il ne pouvait pas m'aider, qu'il fallait que je mourusse, et qu'aussi je ne l'avais pas demandé : il s'en alla donc ; et le Ministre étant venu, il me demanda si je voulais recevoir la Sainte-Cène ; je lui dis qu'oui ; et comme il commençait à me lire quelque chose, je vis la Mort s'approcher de mon lit, d'une figure différente qu'on n'a accoutumé de la dépeindre : elle avait une peau étendue sur les os, et paraissait forte. Je lui demandai : Qui es-tu ? Elle répondit : La Mort. Je lui demandai : Que veux-tu ? Elle

¹ Marie Huber met en note :

Peut-être que ceci n'est pas exprimé dans toute sa force, ayant été traduit de l'allemand par une personne qui n'est pas stylée à traduire ; elle l'a même fait à la hâte ; ainsi, quand il y aurait quelque méprise, il ne faudrait pas s'en étonner.

Vous verrez ci-dessus qu'il parle d'un troisième état, qui n'est ni le Paradis, ni l'Enfer ; je sais que plusieurs bonnes âmes sont dans ce sentiment-là, et croient un état de purification après cette vie ; le frère Pagez nous avait dit aussi qu'il lui a été montré quelque chose de semblable. Vous nous obligeriez de nous dire s'il ne vous en a point été fait de mention dans les discours inspirés.

répondit : Je viens te quérir. — Et bien ! je suis tout prêt, lui répliquai-je.

M. le Ministre, m'entendant ainsi parler, me dit : Hé ! M. Trautvein, vous rêvez ! Je lui répondis que non, et que s'il voulait m'interroger sur quelque chose, il verrait que j'avais toute la liberté de mon esprit. Il me demanda donc ce que j'avais entendu ; je lui dis que j'avais parlé avec la Mort, et s'il n'avait pas entendu ce qu'elle m'avait répondu ? Il me dit que non, qu'il n'y avait personne là, et que je l'imaginai seulement. Je lui dis que je la voyais bien, et que ce n'était point une imagination, mais il n'en voulut rien croire.

Alors je vis entrer un Ange dans ma chambre, qui se tint au pied de mon lit, au côté gauche de la Mort ; et cet Ange lui dit qu'elle s'ôtât de là, que le temps de cet homme n'était pas encore venu. Mais elle ne voulait pas s'en aller, disant que les planches de la bière étaient déjà prêtes. L'Ange lui répliqua : J'ai à présent un autre ordre. Sur quoi la Mort s'en alla, et tout d'un coup je fus saisi d'un grand sommeil : mes gens, aussi bien que M. le Ministre, me croient mort.

Alors l'Ange me prit par la main et me mena hors de la ville ; nous marchions dans un chemin qui me parut fort triste ; cependant il me semblait que nous marchions sur du velours ; nous arrivâmes au portrait de Murhard ; l'Ange me demanda si j'entendais quelque chose ; je répondis que j'entendais de pitoyables cris et lamentables hurlements ; je lui demandai ce que c'était ; il me dit que je le verrais bientôt.

Alors il me mena devant le trou de l'Enfer, qui était d'une profondeur insondable ; les flammes en sortaient par en haut, et c'était une chose épouvantable. Étant encore là, je vis ve-

nir deux carrosses, et ceux qui étaient dedans étaient gens de connaissance : ils descendirent en Enfer avec des cris horribles ; j'en fus épouvanté, et je demandai ce que ceux-ci avaient fait ; l'Ange me répondit qu'ils n'étaient pas demeurés dans l'amour fraternelle, mais qu'ils l'avaient entièrement abandonnée, et qu'il n'était resté en eux rien du tout de bon : sans quoi ils ne seraient pas venus là, puisque Dieu est si bon qu'il a volontiers pitié des hommes, pourvu qu'il se trouve encore quelque chose de bon en eux.

L'Ange me dit encore : Je m'en vais te mener dans un autre endroit où tu seras encore plus surpris. Alors il me sembla que nous passions par le Raumstad, et nous arrivâmes aux environs de Kirchem, où il faisait un peu sombre et obscur ; et je vis là une multitude innombrable de personnes, dont je ne pouvais voir la fin ; on n'entendait aucune voix, tout y était dans le silence ; et je dis à l'Ange : Est-ce que ceux-ci viennent aussi dans l'Enfer ? Il me répondit : Non ; qui vient ici ne sera pas damné ; mais ils ne le savent pas ; toute la douleur qu'ils souffrent est la crainte continue de l'Enfer ; mais, avec le temps, ils seront aussi bienheureux ; ceci est la Vallée de l'Ombre de la Mort.

De là, nous vîmes aux environs de Kalb, et l'Ange me dit : A présent, nous viendrons en d'heureuses contrées. Nous arrivâmes dans une très agréable plaine, et ensuite sur une petite colline ; et l'Ange me demanda si je voyais quelque chose. Je répondis que je voyais une belle et incomparable ville, et que c'était sans doute Jérusalem. Quand nous fûmes entrés dans la ville, je n'y vis que de l'argent et de l'or et des pierres précieuses ; on y entendait une musique incomparable, et une réjouissance qu'il n'est pas possible d'exprimer. Alors tout étonné, et rempli de joie, je dis à

l'Ange : Ha ! Seigneur, laisse-moi demeurer ici pour toute l'Eternité ; je ne demande pas d'aller plus loin. Mais il me dit que cela n'est pas comparable à la joie céleste. Alors il me mena par la ville, et ensuite dehors, en des lieux encore plus heureux qu'il me nomma en partie, mais qui me sont échappés, où je ressentis encore plus de joie et de délices ; et je priai l'Ange qu'il me laissât là pour toute l'Eternité ; mais il me dit : il faut que tu voies encore des choses plus magnifiques ; il me mena ensuite dans un jardin qui était le Paradis, où je vis des arbres incomparables qui portaient les fruits les plus beaux ; j'y aperçus aussi mille fois mille âmes bienheureuses, qui toutes se réjouissaient d'une manière inexprimable. J'y vis aussi les incomparables fruits que les arbres portent, et ils étaient fort aisés à cueillir : car ces arbres se recourbaient en bas jusqu'à moi. Mais tous les fruits que je touchai n'étaient pas encore mûrs ; et l'Ange me dit : Prends garde que tu ne rompes pas de fruits, parce qu'il n'est pas encore temps ; il me dit aussi : Je ne puis pas encore t'introduire dans le ciel, parce que tu n'es pas encore en état d'y entrer ; je ne puis que t'y faire regarder. Regarde : ceci est le chemin du Ciel. Il me mena ensuite sur une élévation, et me dit : Que vois-tu ? Je répondis que je voyais passer un beau vieillard, et que c'était le patriarche Jacob. Alors il me fit avancer plus près, et me dit : Que vois-tu ? Je répondis : Mon Sauveur Jésus-Christ, et à côté de lui Joseph d'Egypte. Alors cette vue me fût ôtée. Il me sembla qu'on avait tiré un rideau devant. J'en demandai la raison à l'Ange, qui me répondit que la chair et le sang ne pouvaient pas venir là. Alors Jésus envoya Joseph à l'Ange, et lui fit dire : Ramène cet homme dans le monde ; il n'est pas encore en état de demeurer là. Et l'Ange m'ayant dit ces choses, je

le priaï instamment de me laisser là, que je ne demandais pas d'aller plus loin ; mais il me dit : Tu ne peux demeurer ici ; car tu n'es pas encore assez mûr, mais tu y viendras certainement. Va-t'en ; et quand tu seras de retour à Stuttgart, tiens-toi au marché, et annonce tout ce que tu as vu et entendu. Mais je le suppliai instamment qu'on me dispensât de cela, puisque je n'étais qu'un pauvre homme, qu'on ne voudrait pas me croire, et qu'on ne ferait que s'en moquer. Sur quoi, l'Ange me dit : Tu les annonceras donc à ceux qui y prendront plaisir ; et quant aux moqueurs, tu ne leur en diras rien. Après cela, il me dit de regarder par une fenêtre qui était toute de cristal, et me demanda : Que vois-tu ? Je répondis : La ville d'Auguste ; il me dit encore : Combien y a-t-il de lieues jusque-là ? Je répondis : Seize. Sur quoi il me dit : Autant as-tu encore à vivre.

Après tout cela, l'Ange me ramena, et je revins à moi-même ; et l'Ange se tint auprès de mon lit, et me dit qu'il demeurerait toujours auprès de moi, et que je n'aurais plus ni faim ni soif, ce que j'éprouve dans la réalité. Car, encore que je demeure quatre ou cinq jours sans manger, je n'ai pourtant ni faim ni soif. Je puis dire en vérité que ce n'a point été un songe, comme quelques-uns l'estiment ; et même je ne puis pas dire la moitié de tout ce qui s'est passé ; j'ai été depuis ce temps-là, dans mon âme, plein de rassasiement et de joie. Je puis aussi voir continuellement à mes côtés l'Ange qui était avec moi. Oui, je jouis d'une si grande paix que rien au monde ne serait capable de me faire fâcher, quoique je sois assez prompt de mon naturel.

(Voici ce qui est ajouté à ce que dessus.) Les seize lieues sont seize semaines, que M. Trautvein vécut après cette vision. La veille de sa mort, il envoya quérir sa sœur qui était

absente. Etant venue à Stuttgart, elle le trouva en bonne santé, et le lendemain il mourut. Apparemment qu'il avait compris ce que les seize lieues signifiaient.

Il est ajouté encore que le dit M. Trautvein était un homme craignant Dieu dès sa jeunesse. On l'appelait piétiste. Il a raconté plusieurs autres choses remarquables qui lui étaient arrivées avant cette vision ; mais on ne les a pas écrites ici.

Laissons de côté, dans ce qui précède, tout ce qui témoigne, chez Marie Huber et les siens, d'une crédulité presque enfantine qui devait bientôt disparaître. Attachons-nous à considérer le tableau de famille que ces lettres mettent sous nos yeux. On y reconnaît la marque d'une éducation sévère. Quand ce qui est petit et frivole est émondé, toute la sève de la jeunesse se porte sur les choses de l'esprit ; c'est ainsi que se forment tantôt des êtres maussades et effarouchés, tantôt des âmes d'élite.

Quel beau groupe de frères et de sœurs ! Leur mère devait regarder ses enfants avec l'orgueil d'une Niobé. Elle en était en effet témérairement fière quand elle a laissé sa fille Marie aller à vingt ans dans notre ville, porter aux Genevois la parole du Seigneur. Nos raisonnables compatriotes, leurs pasteurs à leur tête, firent un accueil peu gracieux, on l'a vu, à cette jeune et belle inspirée.

Marie Huber n'écoula pas ces hommes si contents d'eux-mêmes. Elle garda ses idées comme eux les leurs ; et trois ans après, si ses parents de Genève avaient lu la lettre qu'elle écrivait à son oncle, ils auraient secoué la tête en la voyant aussi piétiste que jamais. Elle l'était encore quand elle écrivit le premier de ses ouvrages, qui ne nous est connu que par une traduction allemande : elle y condamne les assemblées mondaines, la danse, les jeux de cartes, et les promenades en traîneau.

Comment en vint-elle à changer d'idées, à quitter les croyances de ses premières années et de son entourage, pour passer à la religion naturelle ? Les renseignements nous manquent ; on ne peut que combiner quelques indices. On sait qu'un des frères de Marie Huber se convertit au catholicisme. Tous les vents soufflaient, toutes les têtes tournaient dans cette famille richement douée, dans ce groupe de jeunes esprits émancipés. On sait aussi que Bêat de Muralt, qui a mêlé dans ses *Lettres fanatiques* les idées du piétisme avec l'éloge de la religion naturelle, était lié avec Marie Huber : Le dernier biographe de M. de Muralt¹ a porté sur ce point quelque lumière, sans pouvoir dissiper les obscuri-

¹ *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, III, 187.

tés et l'ombre où ces personnes distinguées aimaient à cacher leur vie.

D'ailleurs, il y a eu avant tout sans doute un développement spontané dans les idées de Marie Huber. Maladive, oisive, hardie dans sa pensée, livrée à ses réflexions, plongée dans ses lectures, nourrie d'expériences amères dont la nausée se voit distinctement en quelques endroits de ses livres, elle aimait la solitude et la campagne, elle n'aimait pas le monde ; mais elle était belle, elle avait l'esprit libre, ouvert, elle était aimable : le monde l'a aimée, et à la fin a réussi à lui plaire. « Nous vivons, » a-t-elle dit, dans un siècle où l'on se pique d'un » certain goût ; ce goût est de ne mettre du prix » qu'à ce qui tient du naturel, de l'aisé, et qui se » produit sans effort. On fait profession d'abhorrer » le contrefait, le guindé. En matière de sentiments, » on ne le peut souffrir. » Marie Huber, qui mettait la sincérité au-dessus de tout, se trouvait d'accord en cela avec le goût du siècle.

Quand elle avait cru à l'inspiration divine des prophètes ses contemporains, qu'elle voyait et qu'elle entendait dans le salon de son père, leur autorité lui permettait de regarder de haut celle de son catéchisme, celle des pasteurs genevois dont elle a plus tard relevé la raideur rebutante et raillé

l'allure compassée. Le jour vint où les fanatiques des Cévennes ne lui imposèrent plus; alors aucune autorité ne resta debout pour elle que celle de sa conscience. Elle regarda en face les plus grands problèmes, elle les résolut à sa manière, elle mit au jour une théologie originale.

Elle publia en 1731 le *Monde fou préféré au Monde sage, en vingt-quatre promenades de trois amis*: ce sont des dialogues moraux, qui roulent sur la conscience et ses exigences, sur la vérité religieuse et les moyens de l'atteindre. On y voit une âme attentive à s'observer, un esprit habile aussi à observer les autres. Le principal intérêt que ce livre peut offrir au lecteur d'aujourd'hui, est de le faire pénétrer quelquefois dans l'âme de l'aimable auteur: on y découvre çà et là quelques échappées de lumière, qui jettent du jour sur la marche et le développement des idées de notre Marie, à l'époque où elle abandonna ses croyances mystiques pour une philosophie encore chrétienne, mais libre de toute attache dogmatique. C'est un livre de jeune fille, quoique mademoiselle Huber eût déjà un certain âge quand elle l'écrivait: sa vie retirée et innocente avait laissé à son esprit toute sa fraîcheur.

Un autre ouvrage d'elle, *Sentiments différents de*

quelques théologiens sur l'état des âmes séparées des corps, en quatorze lettres, qui parut la même année que le précédent, montre une main plus ferme et un talent plus mûr: la théologienne y est toute formée. Elle attaquait la doctrine orthodoxe par un de ses angles les plus difficiles à défendre; elle faisait ressortir la contradiction qui existe entre la bonté de Dieu et le dogme des peines éternelles. Le professeur Ruchat écrivit un volume pour défendre sur ce point les idées traditionnelles. Marie Huber lui répliqua, et toute la contradiction que ses théories rencontrèrent ne fit que l'aguerrir. Enfin, en 1738, elle mit au jour son principal ouvrage, *Lettres sur la Religion essentielle à l'homme, distinguée de ce qui n'en est que l'accessoire*, un livre qui, publié longtemps avant l'*Emile*, contient déjà la théologie du Vicaire savoyard, c'est-à-dire la religion naturelle, éclairée par les lumières de l'Évangile.

Comme les autres livres de Marie Huber, ce dernier fut publié sans nom d'auteur. Marie Huber tenait beaucoup à demeurer inconnue; mais la curiosité des contemporains était éveillée, et soulevait le voile. On lisait en janvier 1740, dans un article envoyé de Genève au *Journal helvétique*: « Le » livre de la *Religion essentielle* commence à faire

» bruit. Vous voulez que je vous apprenne qui en
» est l'auteur, et s'il est vrai que des dames aient
» travaillé à cet ouvrage ? Je ne sais presque que
» vous dire. Il pourrait être que M^{lles} H... fussent
» en effet les auteurs de ce livre. » Je finis sur ce
mot, qui nous montre les sœurs de notre Marie
encore groupées autour d'elle, comme nous les avons
vues au temps de leur jeunesse.

Eugène RITTER.

HÉRÉSIE INOFFENSIVE

Notre âme est-elle indestructible ?

Le sait-on bien ?

Doit-elle périr ? C'est possible,

Je n'en sais rien.

Qui fait survivre l'éphémère ?

Je puis, ma sœur,

Sur ce thème où tout est mystère

Et rien lueur,

Je puis, sans être téméraire,

T'ouvrir mon cœur.

Qui nous dispute au néant même ?

C'est le prochain.

Il est, pour qui meurt, quand on l'aime,

Un lendemain.

Le grand défunt qu'un monde acclame,

Renait ainsi ;